Document généré le 12 mai 2024 23:31

Liberté

Ferrara
Ferrara

Roberto Pazzi

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

Des italiens et de l'*impossible* origine

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32439ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pazzi, R. (1996). Ferrara. *Liberté*, *38*(3), 23–26.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ROBERTO PAZZI

Roberto Pazzi est né à Ameglia (Ligurie) en 1946 et vit depuis plusieurs années à Ferrara (Emilie-Romagne). Après s'être fait connaître comme poète avec *Il Re, le parole* (1980), il a connu un grand succès avec son roman *Cercando l'Imperatore* (1985), traduit chez Grasset en 1988 sous le titre : *Sur les traces de l'Empereur*. Ses romans successifs ont tous paru chez Garzanti et trois d'entre eux ont été repris en traduction par Grasset : *La princesse et le dragon* (1989), *La maladie du temps* (1990) et *Évangile de Judas* (1992).

FERRARA
Ferrara

Ma ville est une très belle prison.

On y vit tels les silencieux complices d'un méfait, gardiens d'un secret que tout le monde connaît mais qui donne à chacun l'illusion d'en être l'unique détenteur. Un peu comme certaines maîtresses célèbres du XIXe siècle savaient – dans Balzac du moins – donner à l'amant l'illusion d'être l'unique.

L'un des rites qui dans cette ville se consument le plus volontiers, comme dans les prisons, est de se promener de long en large dans l'avenue principale, le boulevard Cavour qui, plus loin, devient l'avenue Giovecca, aux souvenirs judaïques. Ici, les gens se regardent en lançant ce type de coup d'œil long, insistant, avide comme une gorgée d'eau fraîche à un assoiffé, faisant partie des coups d'œil les plus proscrits dans l'éducation d'un Milanais ou d'un Romain. Avec les années, par conséquent, les citoyens de la prison finissent par se connaître et savoir tout au sujet de chacun, exactement comme il advient dans les endroits où le temps ne passe pas, mais tourne toujours en rond, ainsi qu'une roue, sans s'arrêter.

Grande aussi est l'inquiétude lorsqu'un prisonnier s'évade de la promenade ; car, au cours d'un même mois, si quelqu'un se promène comme il faut, sans se distraire, toutes les personnes qu'il connaît le revoient

et alors il se rassure, lui aussi, de ce qu'elles soient encore dedans, que personne ne se soit évadé.

C'est pourquoi ma satisfaction fut considérable hier, quand, ne la voyant plus depuis quelques mois, cette jeune fille, bras dessus, bras dessous avec sa mère, s'est à nouveau matérialisée sous mes yeux, à l'improviste, tournant l'angle de la rue Borgoleoni. Je commençais à craindre qu'elle soit partie, qu'elle y soit parvenue.

Ou pire. Qu'elle se soit évadée.

Pourtant non ; la voilà, devant moi, avec son petit béret de velours noir et son long manteau qui tombe jusqu'aux pieds, ses gants de couleur foncée, son petit sac sous le bras gauche, pressée contre sa mère – du genre robuste et soucieuse du pas de sa fille qu'elle surveille d'ailleurs sans arrêt, une sorte de dame de compagnie qui assiste Marie Stuart dans le jardin de la prison, depuis dix-neuf ans.

Elles marchent tout en regardant les vitrines, lentement, circonspectes, marmonnant des prières, je crois. Une fois, il m'a semblé avoir vu un chapelet entre leurs doigts gantés.

Pour la mère et la fille, comme pour tous les prisonniers, l'heure de la promenade est fixe. Vers cinq heures et demie, toujours sur le trottoir de gauche, allant vers le château, venant de la gare au fond du boulevard.

Elles te regardent sans te voir, un bref instant, mère et fille, avec ce sourire tourné vers les anges, fin prêt pour la photo finale. Et la beauté de la jeune fille – d'âge indéfinissable, parce que c'est le privilège des prisonniers de perdre les marques du temps, d'assumer un masque où jeunesse et vieillesse scellent un pacte d'alliance – est si remarquable qu'elle l'emporte sur ses habits de vieille, sur la chaînette invisible avec laquelle

sa mère la traîne, sur le chapelet où semble s'être abandonnée son existence.

Plusieurs fois j'ai été tenté de l'effleurer sous quelque prétexte, feignant une chute ou quelque chose du genre.

Elle est si légère, si aérienne sous ce petit manteau ; peut-être est-elle faite d'air, peut-être faut-il qu'on la gonfle avant de sortir ? Je suis plus tranquille maintenant, sachant qu'elle ne s'est pas évadée. Parce que de ma ville, si vous ne l'aviez pas encore compris, on ne peut s'évader qu'avec la mort, et cela m'aurait beaucoup chagriné que ma jeune folle – car ils m'ont dit aujourd'hui qu'elle est folle de naissance, d'une douce folie – soit morte.

Traduit de l'italien par Francis Catalano